

Couvrez ce singulier que je ne saurais voir...

François TEFNIN

Chaque année, elle revient. Comme une hirondelle au printemps, sauf qu'elle, elle a choisi l'été pour resurgir. Elle se veut université dont elle squatte le campus néolouvaniste, et cette alma mater sort un latin de son chapeau pour nous dispenser de cursus, de symposium, de numéris clausus, d'honoris causa et de tout le toutim. Bref, une université du troisième type – je ne dis pas du troisième âge – sans doyen donc, mais néanmoins bien en chaire et dont la seule faculté pour laquelle on lui décerne la palme – académique, bien sûr ! – est de ne diplômé que des gagnants. Les participants constituent donc une vasque de médaillés, un bassin de promus, un bac à lauréats. Tous reçus ! Mais attention, récipiendaire ne signifie pas pot de vide.

Un thème ravigotant, et les cerveaux ne risquent pas de se mettre en mode veille. La preuve encore cette année : « *Du singulier au pluriel* ». On se croirait en pleine leçon de grammaire. Mais ici, hors sénat, point de chanson douce. À douze on devient apôtre du pluriel, alors que le singulier possède tant de charme... Surtout, comme l'affirme le freudien DUTRONC, quand il s'agit de moi, et moi, émoi ! Quand on se sent comme chez soi, on se trouve unique, original. Mais attention, de là à se retrouver seul, il n'y a qu'un pas. Pas un pas de deux forcément. Parce qu'à deux, le *je* doit se coltiner le *tu*. Et quand vint le *tu*, même si tu te tus, tu tutoies

l'autre. Un autre qui vous voit parfois comme un alter égo. Avec le risque du même. *À fortiori*, si le *tu* m'aime. À ce jeu, où démarre le *tu* et où s'amarre le *je* ? Selon Oscar WILDE, « *On ne fait plus qu'un ; oui, mais lequel ?* » L'alternative est que l'autre traite le *je* comme un tiers. Mais pour qu'il y ait tiers, il faut un *il*.

Et là, les relations s'emmêlent les pinceaux. Et qui dit pinceaux dit peinture, dit tableau. Et qui dit tableau nous ramène à l'école. « *À l'école du bien commun* », nous suggère le titre de l'Université d'été. Le commun serait-il donc à portée de main ? Demain ? Pas sûr ! Paradoxe : pour bâtir du commun, il convient de se lever comme un seul homme. Et non comme un homme seul, même si c'est plus facile de faire du commun à soi tout seul. Dès lors, tous

pour un et un pour tous ! Pour tous, c'est vite dit. Gare à l'illusion du tous qui tousse toujours quelques récalcitrants. Et puis, il ne faut pas confondre le pluriel et le commun. Le commun est un singulier pluriel, celui où chacun accepte de se délocaliser de son *je* jusqu'au *nous*, et voit ensuite un peu d'eux en nous. Nous-eux : un nœud qui unit plutôt qu'une fatalité à trancher comme le légendaire nœud gordien.

Si une hirondelle ne fait pas le printemps, peut-être qu'une université de saison, à défaut de se muer en Alexandre le Grand, peut plus modestement se convertir en tricoteuse du bien commun. Un point à l'endroit du vivre ensemble. Un point à l'enfer de l'exclusion. ■

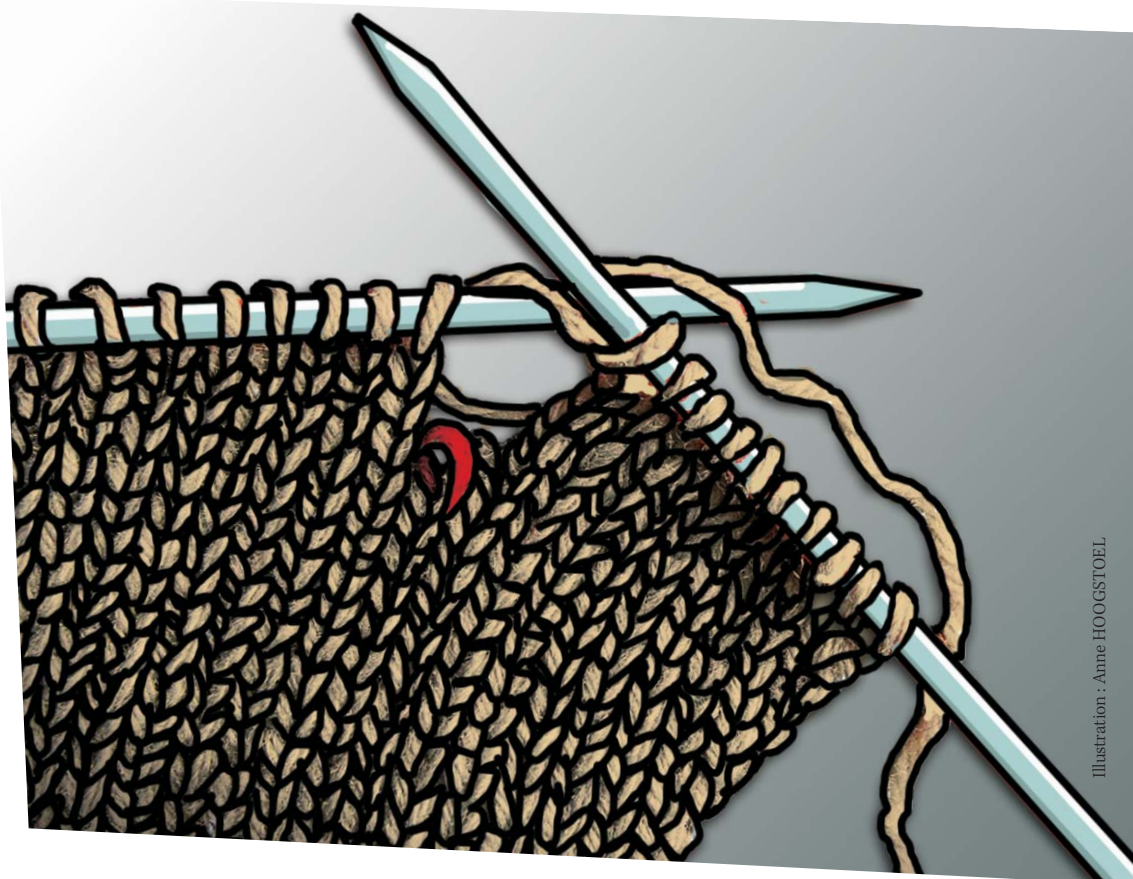


Illustration : Anne HOOGSTOEL